

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXIII ¹

(5 septembre 1937 — 16 février 1938)

1938

2 janvier.

Rien encore de Saint-Gervais.

Le 31 déc. : vu Gabilanez.

Visite aux Mathieu. Passons une heure au Weber avec Jean de Fabrègues, homme de droite, très chrétien, adhérent au parti de Doriot (il collabore au journal). S'aperçoit de la malhonnêteté de Fernandez ; cas de conscience : il est placé sous ses ordres ; ce monsieur (fraîchement remercié de la NRF, paraît-il) est le contrôleur spirituel du parti. J'insiste sur la déchéance de l'homme : « Vous êtes le quatrième en huit jours qui m'en parlez », me dit Fabrègues.

Passé la soirée avec un ami de Mathieu, nommé D'Astorg.

1er janvier : journée de famille. Téléphoné à Gide. Le soir, vadrouillé avec assez de plaisir et quelque chance.

Le 2, déjeuné avec Mathieu. Visite au Louvre assez négligente, mais joie pure aux Poussin et aux Claude. Dit adieu à Mathieu.

Retrouvé Lalou et Barillaud chez Fernande. Nous allons tous dîner chez Paupau, lui portant des cadeaux. Joyeux accueil, bonne soirée.

3 janv.

Revu Mathieu. Posé les poésies d'Hafiz chez Étienne. Bouquiniste

1. Les cahiers I à XXII et le début du cahier XXIII ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 102 du BAAG.

avec Mathieu. À peu près lu ce tantôt, dans le métro, faisant des courses, *Le Tour d'écrou* que m'a prêté Étienne. Visite à Madeleine, qui attend son gosse (j'en serai parrain si c'est un garçon).

Soirée chez Léopold. Je lui porte des livres. Depuis que j'ai quitté Chambourcy, je me couche tard, et encore ne m'endors pas sans lire...

Depuis ce matin, elle a reparu, ma douleur. Il s'agit de ce pincement au cœur qui fut fréquent dans mon adolescence, dont peut-être jamais ce carnet ne parle, et qui revient de loin en loin. Jadis, les causes de ma douleur étaient nobles ou mystérieuses : aspiration, visage entrevu, réalité trop riche... Je traversai enfin des mois, et peut-être des années, le cœur noyé dans la joie... Puis, je l'ai dit, par à-coups, semblable à un rhumatisme la douleur revint de temps en temps. Motif bien prosaïque, cette fois : je suis déçu, et inquiet d'ignorer ce que je deviendrai ce trimestre — comme une basse sourde le pincement m'accompagne ; il me rappelle sans cesse que je suis sans travail et que le temps passe, que je serai peut-être condamné à vivre à Paris... Je vois par là que mon corps est le témoin patient de mes avatars et qu'il s'angoisse lui aussi.

5 janvier.

Je profite encore de Paris quelques jours, puis je verrai où diriger mes pas. Moins que jamais je me sens capable de travailler à la maison. Il faut s'arracher aux routines, aux amis...

Cet après-midi, visite d'Étienne Lalou. À bâtons rompus, je lui raconte des souvenirs de rencontres, d'aventures. Il était assis dans ma chambre, à quelque distance de moi. Tout à coup il me dit : « C'est drôle, j'ai envie de pleurer. » Ses yeux, d'ailleurs, paraissaient secs. D'où venait cet accès d'émotion, j'eusse aimé le savoir... Croyait-il percevoir une sorte de détresse (inexistante) dans ma recherche des êtres ?

Nous allons attendre le petit Gérard à Henri IV. Assistons à la sortie. Étienne est très populaire. On l'admire, car il est un champion connu. Les gosses le regardent, lui sourient. Quand il est au gymnase, tout le monde l'entoure, nouveau Charmide ; les petits et les grands... Je l'emmène avec Gérard goûter et feuilleter la nouvelle édition de Berenson, reproductions de tableaux italiens conservés en Amérique. Plusieurs portraits (surtout de Botticelli et de Filippino Lippi) merveilleux.

Ce soir, visite à Romain Alléon à la veille de partir. Puis, en flânant, je vais à la clinique au Champ de Mars, où l'on a transporté M. Maman doit coucher à la clinique. Entrevu M.

Retour par le métro. Au lit, je parcours le Hafiz qu'Étienne m'a rapporté.

6 janvier.

Passé l'après-midi à la Sorbonne à parcourir une thèse sur Amiel. Ensuite je vais chez Gide ; il est sorti ; je l'attends en causant avec Herbart. Nous en revenons une fois de plus à la Russie. Herbart aimerait que je publie des notes sur mon voyage. (Parfois je me dis que ce serait un devoir ; chacun doit dire ce qu'il sait ; mais ce serait aussi de la littérature, et je ne veux pas faire de reportage.) Herbart accompagne Gide en Afrique et craint de trouver du changement en France à son retour. Depuis des années, Herbart est hanté par l'idée de la guerre ; il s'est fait réformer ; il veut à tout prix fuir si elle éclate. Mais où ? En Scandinavie ? (Il croit bien que Giono et ses amis ne partiraient pas...)

Gide arrive en même temps qu'un livreur portant des cartons pleins de costumes blancs.

Gide est heureux de voir qu'Étienne lit Hafiz, il voudrait aussi qu'il lût Saadi et Firdousi. Quant au *Tour d'écrou* que je viens de lire, il l'a lu trois fois et l'admire profondément : « C'est vraiment un chef-d'œuvre, pour ce mélange de précision et de fantastique. D'ailleurs, tout peut s'expliquer : il n'y a pas vraiment de fantastique, je m'en suis aperçu à ma dernière lecture ; tout se passe dans l'imagination de l'institutrice qui influence les enfants.

» J'aimerais t'emmener dans mon voyage, tu me manqueras souvent. Mais n'attends pas de lettres de moi ; je n'écrirai à personne ; une lettre entraîne l'autre ; j'ai besoin de me ressaisir... J'étais parti voici trois semaines pour une période extraordinaire d'activité intellectuelle : anthologie poétique, article sur des lectures anglaises, roman même, commencé à Cuverville ; tout marchait bien. Mais les préparatifs de départ, l'énerverment m'ont fatigué, m'ont fait perdre le sommeil. J'aurai d'abord besoin de dormir, et puis je me remettrai au travail. »

Ma vague intention de prendre pour un temps un poste d'instituteur, Gide l'approuve (de même Herbart). Peut-être une tentative de solitude me fera-t-elle travailler... « J'ai toujours peur pour toi, me dit Gide ; tu laisses trop passer les heures. Je pense à Drouin, mon beau-frère, qui n'a rien fait malgré toutes ses promesses. Je relisais tout à l'heure, dans le *Jean Coste* de Péguy qui vient de paraître, des pages de louange, d'attente, qui prennent maintenant un son douloureux ; je n'oserais en parler à Drouin ! »

(Herbart me demandait quel genre me tente ; je n'en sais rien ; c'est le travail qui me le dirait.)

« Il n'y a point de mes pages de journal qui m'aient attiré plus de lettres, plus d'articles que celles que... nous avons écrites ensemble à Sor-

rente. Certains se déclarent bouleversés, disent qu'ils ont pleuré (d'autres aussi me donnent tort... Eh quoi ! parler de la mort, se déclarer vieillissant...). Voici bien dix ans que la pensée de la mort me préoccupe (on peut le suivre dans mon journal). Je me prépare à l'accepter avec sérénité. C'est cela que certains ne peuvent comprendre, qu'il n'y ait ni révolte ni angoisse. »

Ma visite à Gide fut brève, mais pleine d'affection. Avant que je ne parte, il me lit les lignes de Péguy sur Drouin. Jamais je n'ai quitté Gide qu'avec le sourire ; cette fois (il est vrai que je suis enrhumé, et la visite avait été un peu rapide ; de plus, je ne sais rien sur son voyage), je fus un peu ému. Lui aussi, d'ailleurs. Je sais assez qu'il trouve les départs tragiques et qu'en partant il suit sa fatalité.

Visite à Alix Guillain et Groethuysen

Je parlais à Herbart de l'engagement que j'avais pris devant Alix d'être honnête et impartial en Russie. « Il faut aller lui donner réponse, me dit-il. Elle nous a assez traités d'imposteurs, Gide et moi. Il faut que vous aussi, elle vous entende. » J'allai chez elle un instant, ce soir. Catastrophe. Je la trouvai dînant avec Groethuysen dans un taudis tel qu'on en voit à Moscou. Je ne fus pas brillant, sans doute, mais tous deux étaient dans un état bouillant d'excitation, ne mettant pas en doute ma sincérité (« Vous êtes sincère dans vos impressions, mais vous n'entendez rien à l'économique... », etc.). On m'accusait de me passionner, de me mettre en colère, mais c'était eux qui me mettaient hors de moi, me lançant des contradictions illogiques, m'accablant d'arguments que je savais faux d'avance. Du moins leur ai-je dit hautement qu'ils n'avaient nul besoin de me croire, mais que j'avais été fidèle à ma promesse et que je tenais simplement à être un de plus à dénoncer le grand mensonge.

Toute cette discussion fut inutile ; j'aurais dû refuser de parler (d'abord je ne voulais pas aller les voir ; j'ai attendu six mois). Il m'eût suffi de dire : « Je crois avoir tenu ma promesse ; je reviens dégoûté ; mais je ne vous dis pas mes raisons puisque je sais *a priori* que vous ne les croirez pas... » (Pourtant, l'état actuel de terreur, ils ne le nient pas ; mais ce sera passager ; il y a tant d'espions...)

Et ces personnes délirantes, hurlantes, me traitent de littérateur passionné... Je ne vis jamais plus grande confusion, ni conversation arrivée au bout de quelques minutes au paroxysme des stupidités.

Je me demande si ce ne serait pas *être un homme* que d'aller m'enterrer dans un village ? Renoncer au confort, aux plaisirs, à l'imprévu — et cela pour une tâche monotone mais qui du moins, finie, me laisserait libre

d'obligations. J'aurais mes soirées (rien d'autre à faire qu'être moi-même). Quelques mois de cette vie (vraie existence à l'étranger) pourraient être féconds s'ils sont bien consentis. M'amuser tous les soirs avec mon esprit. Jeter sur des feuilles devant moi tout ce que je dissipe au hasard dans ma vie de paresse... Je pourrais me prendre à ce jeu et en jouir. Et si parfois le désespoir venait, comme il serait prévu, voulu, il y aurait moyen de l'aimer.

18 janvier.

Toutes les aventures m'attirent et je suis libre au point de pouvoir me jeter à l'instant dans une vie nouvelle. Mes habits et mes livres sont sous ma main ; j'ai pris congé, ou presque, des amis... et cependant je ne pars pas. Je suis seulement en panne dans Paris. J'ai rêvé ces dernières semaines bien des vies ; rien n'a réussi (ou rien ne m'a tenté de ce qu'on m'offrirait). J'ai le désir de travailler dans la solitude et je commence à me dire, dans mon ornière parisienne, que je ne ferai rien (comment essayer, ici ?)... J'ai aussi le désir de nouvelles amours (je me sens des forces de ce côté)... Et tout cela en panne, tout cela piètrement menacé par la routine. J'ai vu des gens ces derniers temps (certains avec plaisir), j'ai joué tant bien que mal de Paris... mais cela m'a rassasié ; c'est le départ que je veux.

21 janvier.

Voici un an, je partais pour Moscou. Je relevais de maladie, j'étais encore chancelant. Là-bas, le changement d'air me guérit ; je restai bien les huit premiers jours sans sortir le soir, puis me lançai, malgré le froid, dans la nuit... J'ai connu à Moscou une alternance d'aventures nocturnes et de soirées laborieuses dont le souvenir, pour un peu, m'enflammerait. Les plus réelles satisfactions des sens, je les ai connues là-bas, grâce à la spontanéité des Russes, à leur réponse immédiate à la ferveur. Ces joies me donnaient une exaltante plénitude qui se traduisait par le besoin d'écrire...

Cette année, ma santé est meilleure, c'est mon seul avantage. À part cela, toutes les conditions de désespoir sont réunies (je vis sur mes réserves ; je ne suis pas désespéré). L'espèce d'abandon que j'ai rêvé dans une vie nouvelle, je le trouve à Paris ; plus de lettres ni de coups de téléphone comme il y a quelques semaines ; je ne fais rien, d'ailleurs, pour attirer les gens et, en ce moment, fuis les visites. Les conditions, donc, de la solitude tant appelée s'imposent à moi... mais sans que je voie de porte de sortie. Je n'attends rien d'heureux immédiatement... Un seul refuge dans l'attente : le travail. Je me mets à mon diplôme. C'est une affaire de concentration. La tranquillité, je l'ai (rien ne m'attire, sinon l'aven-

ture, je peux donc, en somme, vivre dans ma coquille), mais ce que j'ai aussi, c'est une grande habitude de paresse à la maison ; je dois me secouer.

L'année qui vient de s'écouler fut pleine de voyages, de découvertes. Celle-ci commence, au contraire, assez morne. Il ne faut pas s'en plaindre ; cela me permet de comparer, car tout espoir de fuir n'est pas perdu. L'absence d'attraits extérieurs est une occasion de mener à bien mon diplôme.

24 janvier.

Écrit un chapitre sur la cénesthésie de Biran. Beaucoup de joie. Sans peine, j'ai travaillé deux jours sans souffler — et je vais continuer. L'appartement est silencieux ; je me plais dans ma chambre. À toutes les joies que j'ai connues déjà, il est temps d'ajouter celle du travail accompli, elle fait trouver meilleur le plaisir et elle-même, si tout manque, suffit au bonheur.

28 janvier.

La main fatiguée pour avoir recopié cinq cents pages de mon diplôme...

L'autre jour, soirée chez B., qui me fait connaître un ami communiste venu de province pour m'entendre parler de la Russie. Je raconte mes histoires et peu à peu m'échauffe... L'autre me pose des questions assez bien choisies. Il ne se fâche pas, mais plusieurs fois je vois son visage se décomposer. Il me raccompagne et me dit : « J'ai malgré tout l'impression que vous exagérez... »

Pendant l'été de 1933, un numéro du *Matin* me tomba sous la main, où je lus une enquête du docteur Marie sur l'URSS qui me parut d'un haut comique. Il y racontait l'histoire d'une femme de ville qui avait mis son enfant en nourrice chez des paysans. Un beau jour, elle va leur faire une visite. Gêne de la nourrice. Où est l'enfant ? On cherche. La mère s'impatiente. À la fin, ouvrant une marmite, à terre, elle trouve l'innocent dépecé et salé...

Je ne dirai pas qu'en Russie j'ai mangé de l'enfant, mais je ne tiens plus l'histoire du D^r Marie, peut-être imaginaire, pour invraisemblable. Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, est d'une horreur équivalente.

Je parlais à Henri de ma visite aux Groethuysen et de leur colère. Il me répond : « J'ai connu cet état. Quand on se fâche, c'est pour se prouver qu'on a raison. C'est contre eux qu'ils étaient en colère, car ils sont bien forcés d'avoir des doutes... Et puis, il faut comprendre l'état de ceux qui se sont nourris pendant des années d'une foi qu'on vient leur ôter d'un seul coup. »

Il y a une sorte de loi du recul que j'ai observée sur Gide et sur Herbart, et que j'éprouve aussi : à mesure que l'on s'éloigne de l'URSS, on porte sur elle un jugement plus sévère. La distance organise les griefs, les systématise. Celui qui a voulu, sur place, retenir son jugement, quand il est de retour, malgré lui, fait des comptes. Je me suis interrogé et j'ai sondé ceux qui avaient vu, comme moi, ce pays, de peur de m'être trompé. Hélas ! les avis concordent, des faits différents qui se ressemblent par je ne sais quelle couleur mènent aux mêmes conclusions.

Visite à J. M. Fatras de sa cervelle. Longue théorie sur la manière de changer l'homme — ou plus exactement de le faire revenir à lui-même ; comment il faut trouver le bonheur, etc... C'était le soir, je n'écoutais pas ces boniments fumeux et verbeux, mais j'étais très sensible à la justification des déboires de J. M. qu'ils comportaient. Embardée contre la littérature ; plus rien n'est lisible, personne aujourd'hui ne dit ce qu'il faut, et de me lire, levant les yeux à chaque vers pour voir ma tête, des poèmes presque dignes des musardises de Rostand. (Un dialogue avec saint Pierre au paradis était bon... D'ailleurs, J. M., s'il est beaucoup plus soucieux de parler que d'écouter — il m'avait fait venir, je crois, pour pérorer —, n'est pas absolument nul. Il ne se résigne pas à manquer sa vie ; son système de défense a de bons côtés, mais il accuse le sort, etc.) Quand je le quitte, sur le pas de la porte, il me dit : « Serais-tu capable de faire une conférence sur la Russie ? — Sans doute... mais j'ai refusé à Paulhan de faire des articles sur ce sujet : j'ai des raisons... — Je te comprends, mais écoute, tu pourrais revenir un jour, me raconter cinq ou six histoires que je mettrais sur pied en vingt-cinq minutes... et je parlerais pour toi. »

1^{er} fév.

Michel vient de passer trois semaines à la maison ; commodité, repos d'avoir près de soi un compagnon qui vous dit tout, à qui on peut tout dire.

Revu Mathieu, qui me dit : « Paris n'est plus le même maintenant que tu y es. »

Blondel, à qui je montre un chapitre de mon diplôme, met le doigt sur les défauts (ils tiennent au plan, ou plutôt au manque de plan). De ces défauts je me doutais, et cependant je ne les voyais pas... Une fois de plus je goûte le plaisir d'être corrigé par un « maître ». Au moment où l'on me montre mes fautes, je sens que je fais des progrès.

Étienne voudrait me voir dans la semaine, voudrait que nous allions au Louvre. Je me fais avare de mon temps, de mon amitié..., et ne le vois que le dimanche. Il faut faire des sacrifices pour travailler. Je dois ap-

prendre à me défendre. Je ne cherche aucunement les gens en ce moment — du moins ceux que je connais. Mais les autres, des vagues de désir me les font appeler...

3 février.

Journée exquise de lecture à l'Arsenal. *Satyre Ménippée* ; j'entre avec joie dans la langue du XVI^e siècle, et, surtout, de ces écrits sur la guerre civile je tire des leçons. Le cynisme des dictateurs est exprimé là savoureusement — il n'a pas changé —, mais on sent l'indignation de l'auteur sous les mots. D'autres discours, d'ailleurs, font entendre la plainte du Tiers de l'État. (La religion opium du peuple selon Marx, j'en trouve — discours de M. d'Aubray — à la page 179 déjà l'idée, et dans une assez belle phrase, à la Montaigne.)

Lu aussi *Affaires de Rome*, actualité terrible. (Guillemin vient de manquer d'être excommunié à la suite d'un article sévère — mais juste — sur l'Église.) Pages fort belles, et prophétiques, sur l'Espagne. Lamennais, cent ans à l'avance, a absolument prédit la guerre civile, et religieuse, prodiguant d'ailleurs les conseils pour l'éviter. Mais, malgré tout, il en sent l'horreur inévitable et la décrit en visionnaire.

Avec un peu d'habileté, on pourrait peut-être mettre en valeur ces textes (de la *Satyre* et de Lamennais).

9 février.

Visite d'Étienne. Je le mène à la ménagerie du Jardin des Plantes. Beauté d'un buffle. Plusieurs jabirus, je n'en avais jamais vu. Un étrange oiseau d'Égypte, genre marabout, mais bien plus étonnant. Collection de makis (je leur préfère les gibbons). Dans la fauverie, un gosse un peu fou, ayant l'air de la maison (fils d'un gardien ?), parlait aux animaux.

Dîner chez la princesse Ruspoli, avec la princesse Bibesco, Saint-Quentin, Paul Boncour, Truelle, le professeur Debré et Mme de Prévaux. Mme Bibesco m'a paru étonnante, air de grandeur, majesté. Langue parfaite avec, tout naturellement, des tournures du XVII^e siècle. Admirable enchaînement des phrases qui rendaient les récits merveilleux s'ils ne l'étaient pas déjà par l'intérêt des faits choisis. La princesse, dans toute l'Europe, voit à chaque instant les cours, les personnages principaux, elle est pleine de portraits, de scènes historiques. Raconte un déjeuner intime chez Édouard VIII. C'est elle surtout qui m'étonna, car les hommes, bien qu'intéressants, j'en avais vu de tels... Mme Ruspoli aussi conte extraordinairement ; il y a toujours une certaine férocité dans ses anecdotes. Elle raconte la remise à Rome par les épouses, les veuves et les mères de leur alliance sur l'autel de la patrie. C'était le soir ; elle dut y aller sur l'ordre de son mari. Elle y fut avec sa cuisinière qui pleurait. Des brûle-

parfums de carton peint, d'où s'élevaient des vapeurs de papier d'Arménie, formaient autant de cratères. « Ah ! dit la cuisinière en voyant la fumée après avoir jeté son anneau, il est déjà consommé ! »

Le jeune Ruspoli, jusqu'à ces derniers temps élevé en Italie, avait surtout retenu à l'école la date des sanctions partout inscrite, partout gravée. Il arrive à Paris ; sa mère lui prépare un bain... Au bout de dix minutes, jugeant que l'enfant a terminé sa toilette, elle entre dans la salle portant des serviettes. Que voit-elle ? À l'aide d'un crayon chimique, le petit s'était entièrement tatoué de la date fameuse : 17 novembre 1935.

Mme Ruspoli eût aimé me faire parler de la Russie... mais je n'eus guère l'occasion de placer un mot. Je préférerais d'ailleurs écouter. En sortant de ce salon (assez remué, je dois dire, par la grandeur de Mme Bibesco), je sentais assez fort ma nullité, ou plus exactement je sentais la nécessité de faire quelque chose... au lieu de vivre sur des promesses qui tout au plus ne sauraient satisfaire que les autres.

Rencontré le même soir, à Montparnasse, mon vieil ami Bachis, maintenant marié (il n'aime pas sa femme, d'ailleurs, mais l'a épousée dans un moment de cafard). Je suis touché qu'après tant d'années il ait gardé tant de souvenirs de nos rencontres. Il conserve les rares cartes postales que je lui ai envoyées ; je sens qu'il n'a pas cessé de vivre avec moi. Quand il sait que j'ai vu Moscou, il me dit : « Toi, je te croirai, dis-moi ce que tu penses. » Je suis surpris de voir qu'il est assez au courant des questions sociales. (L'amusant, c'est que, employé au Crillon, il connaît tous les gens avec qui je venais de passer la soirée.) Il me raconte une aventure faite pour me plaire, qui durant toute cette journée m'a poursuivi.

Resté dans ma chambre aujourd'hui, mais point avancé mon travail. Fatigue, excitation... Je ne suis pas content de moi. Je viens de relire les lettres que m'a écrites Gide depuis onze ans, il y en a plus de cent. Je me suis rendu compte du rôle assez continu que j'ai joué dans sa vie tout ce temps — rôle d'ailleurs parallèle à celui qu'il jouait dans la mienne. Cette amitié, cette attention constante, il aurait fallu en être plus digne, bien du temps a passé... Je suis toujours sur le chemin d'être un homme, mais je ne suis pas encore grand'chose...

Mme P. me disait : « Mon mari aimerait aller à Washington avec Saint-Quentin, le nouvel ambassadeur... [Or, c'est Truelle qui est nommé conseiller.] Si mon mari n'obtient pas ce poste et qu'on ne lui offre rien d'à peu près équivalent, nous retournerons sans doute à Moscou jusqu'en novembre. Si nous repartons, mon mari voudrait laisser Loulou ici. Je sais que c'est impossible ; il est à peine habitué à l'externat ; les jours d'examen, il en fait une maladie ; il n'est pas capable d'être pensionnaire. Moi, je l'emmènerais et reprendrais le cours Hattemer. Emmener de

nouveau un précepteur pour si peu de temps, ce serait de grands frais... » Incertitude, désarroi... (Le père tient à ce que l'enfant fasse des études solides, il a très bien débuté à Sainte-Croix.)

On ne m'a dit en aucune manière qu'on me remmènerait à Moscou. Cependant on se tient en contact avec moi, on me donne des nouvelles... Je n'aimerais pas m'engager ailleurs (je ne trouverais pas mieux que Moscou) avant de savoir quels sont exactement les projets de P. (pour le moment ils ignorent tout).

Revoir Moscou — je disais encore dernièrement n'avoir aucune nostalgie de la Russie, me réjouissant bien plutôt d'avoir eu la chance inespérée de la voir —, si cela devient le moins du monde possible, aussitôt me tente. Ne faisons pas de rêves... mais, maintenant, je serais beaucoup mieux préparé à ce voyage. Je pourrais d'abord contrôler mes impressions, mes jugements ; me documenter à bon escient. Je sais maintenant ce que j'ignore, ce que je n'ai pas su voir. À mon retour, les questions, les objections qu'on m'a faites m'ont montré ce qu'on attend d'un témoin.

Je ne suis pas à vrai dire dans l'ornière, mais un nouveau voyage comme celui-ci (avec la préparation que je crois avoir) aussitôt me ragail- lardirait et me ferait *ouvrir les yeux*.

11 février.

Commencé une nouvelle : *Le Modèle* ; c'est l'histoire d'un homme de bois qu'Henri m'a racontée l'autre jour.

Conférence de Sachs sur le théâtre ; charmant, mais pas bien fort. Fini la soirée avec K., incroyable Don Juan (à quelles réussites peut mener le culot et une certaine médiocrité..., mais pour l'étendue de la joie et la création il n'en est pas plus avancé).

Lettre du département de l'Yonne : une commune non loin de Pontigny demande un suppléant. À voir. Peur de m'engager.

15 février.

Visite au Louvre. Un peu inquiétante, cette impression que j'ai dans chaque visite de voir les tableaux pour la première fois... Pendant quelques jours je garde d'eux une image très vive, puis sans doute, ensuite, se confond-elle dans de multiples souvenirs vagues.

En ce moment, je n'ai rien d'autre à faire que de travailler dans ma chambre. Je m'aperçois combien selon les jours mes dispositions varient. D'abord, on ne fait rien sans le temps, sans préparation. C'est à force de notes que j'arrive à écrire un chapitre de mon diplôme ; il faut parfois tout le début de la semaine pour me mettre en train... Et puis le temps

qu'il fait, mon calme ou ma nervosité certainement jouent un rôle que je n'arrive d'ailleurs pas à bien discerner.

Je souffre en ce moment d'une certaine insatisfaction qui ne s'accompagne d'ailleurs pas de désirs très ardents. Cet état est assez favorable à l'œuvre d'art si l'on sait se tirer brusquement de la rêverie. Je n'ai pas encore pris l'habitude du renoncement, qui seul peut permettre le travail ; il ne s'agit pas d'un renoncement une fois pour toutes, mais d'un arrachement au moment précis où l'on préférerait le plaisir.

16 février.

Passé la soirée avec Sotty dans une boîte de Montmartre ; aucun plaisir (sinon de caresse avec une jeune personne). Tout ce qui tient à la noce, à la dépense, au bruit nocturne, est sans intérêt pour moi. Dans les plaisirs, seul ce qui est proprement sensuel m'amuse.

Je suis allé ce soir chez un jeune acteur, Yves F., lire un manuscrit d'Icard¹. J'avais entendu le début de *L'Amour stérile* à Lyon. On voulait que j'en eusse une vue d'ensemble. Le meilleur de la pièce, ce fut la connaissance du jeune acteur... Studio à la Cocteau ; photos de garçons, éclairages... Ce jeune homme est exquis. C'est lui qui jouait un rôle de soldat dans l'*Œdipe* de Cocteau, en 34, et qui m'avait fort frappé (beaucoup plus qu'Aumont dans *Œdipe*, qui faisait pourtant courir Paris). Je ne cachai pas à F. la forte impression qu'il m'avait faite (quand il m'eut dit qu'il avait tenu ce rôle). Comment le décrire ? Il est brun, de taille bien prise, la bouche belle, les yeux assez languides ; il a l'air exotique. Nous dîmes quelques mots après la lecture que je fis dans un fauteuil. Il me montra au mur quelques photos de ses créations. Il me fera signe après une tournée qu'il doit entreprendre.

Si Sotty eût été libre, il me téléphonait ce soir et nous retournions à Montmartre. Quel plaisir d'impuissant il prenait, et m'eût forcé à prendre... Le pire, c'est que Sotty était ravi. Je crois qu'il dégénère. Quand je l'avais rencontré à Lyon, il me faisait déjà des confidences inquiétantes. Hier, il empestait l'éther. Éperdu de snobisme ; le monde que je vois, il avoue que c'est celui-là où il voudrait entrer. Je crois que S. est en train de s'enliser... « Si je ne deviens pas un médecin connu, si je ne fais pas un grand mariage et que je ne puisse recevoir magnifiquement, je ne serai rien, je manquerai ma vie. » Voilà les propos qu'il tient... Tout cela est pitoyable. Je me souviens qu'à notre première rencontre, es-

1. Renaud Icard (1886-1971). Sur l'antiquaire-écrivain, v. René-Pierre Colin, « Un hôte lyonnais d'André Gide : Renaud Icard », *BAAG* n° 65, janv. 1985, pp. 5-22.

sayant de le remonter, il me répondit : « Ah ! c'est facile de crâner ! » Il était déjà, à ce moment, passablement sur la pente...

Une chose me frappe (il faudrait l'éclaircir par des exemples), les gens qui n'acceptent pas leurs goûts sexuels, qui n'en prennent pas leur parti, et cependant y succombent, déchoient. Il n'y a pas d'unité dans leur conduite. Ils doivent absolument couvrir d'ombre leurs satisfactions, et c'est peut-être pour cela qu'elles se font si facilement dégradantes.

Rentré de chez Yves F. à pied, par un froid sec. J'étais sous la plus douce impression. Une promesse de bonheur...

Au lit, j'écris à ce brave Icard pour lui parler de sa pièce. Je veux lui faire plaisir, mais sans dépasser ma pensée. J'écrirai à Sotty (sans résultat, sans doute). Je lui citerai le mot de Gide : « Il faut suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. »

Sieste l'après-midi (je m'étais couché à 4 heures), puis assez bon travail sur Amiel.

CARNET XXIV

(20 février — 20 juin 1938)

Commencé à Paris le 20 février 1938.

Visite aux Payart. Trouvé Loulou en progrès.

Soirée au Club du cinéma. Plusieurs films de Jean Vigo, excellent metteur en scène que j'ignorais. (J'étais avec Michel, de nouveau en permission.) Un documentaire sur Nice, photos féroces prises sur la jetée. Un film de révolte, *Zéro de conduite* (censuré), se passant dans un collège ; les enfants choisis ne sont pas beaux, mais ils ont le diable au corps, et l'atmosphère sinistre du collège, la raideur de l'entourage sont fort bien exprimées — et vues par les yeux des enfants. Pour finir, *L'Atalante*, histoire d'amour sur une péniche. Excellence des détails ; inspiration du récit où les petits faits choisis, visuels, font penser à ceux que note un bon romancier.

Écrit à Sotty une lettre longue et dure. J'ai repensé à lui ; il se pourrait qu'il n'y ait rien à faire dans son cas. (F. me suggère que dans son cas il y a de la mégalomanie.)

J'ai manqué l'autre soir aller au théâtre du Palais-Royal, célèbre pour sa bêtise. Je m'étais laissé inviter. Arrivé au rendez-vous, je crus être en

retard et m'en allai dans un sentiment de joie inexprimable...

L., qui arrive de Marseille, avait entendu dire que Gide était gravement malade à Bamako. Je téléphone à Mme V. R., qui me dit qu'il s'agit simplement de crises néphrétiques, ce qui me rappelle notre 15 août à Sorrente.

J'avance passablement mon diplôme. Le plus agréable dans un travail de ce genre, c'est les découvertes que l'on fait en cours de route, et la forme que le texte prend malgré vous. Mon but était de montrer l'amour de soi chez Maine de Biran et Amiel ; j'avais été frappé jadis, en les lisant, par leur narcissisme — mais je m'aperçois maintenant qu'il se double d'une haine de soi.

Travaillé un peu à un conte que j'aimerais envoyer à Martin du Gard. Je m'attache à l'atmosphère et à deux ou trois personnages. Il serait sot de laisser ce travail en panne ; je l'ai entrepris parce qu'il est court, et peut me faire la main.

Grande difficulté à me lever le matin ; presque toutes mes matinées à la maison sont fichues... C'est bien pour cela que je voulais tant quitter Paris, mais lorsque je dois travailler dès le matin (je le voyais à Chambourcy), je suis fatigué l'après-midi, je dois faire la sieste et ce sont encore des heures perdues.

23 février.

Tout pour être heureux, de la liberté, des amis... mais un terrible manque d'imprévu. Ma liberté, je n'en fais rien et mes amis, je n'ai pas envie de les voir. Je me sens déplacé, anachronique dans Paris ; j'en connais trop les détours, ou plutôt je me connais trop moi-même dans ces circonstances. Point de lyrisme, une vie au jour le jour, qui d'ailleurs aurait son charme mais qui n'est ici qu'un cheminement sans horizon. Je commence des semaines (ô divertissement !) sans voir devant moi aucun régal, aucune aventure. La plupart du temps, d'ailleurs, il s'en présente... mais cette vie suspendue, sans jalons, m'est insupportable et m'énerve. Je n'ai pas l'impression de vivre, mais de survivre en attendant l'air du large.

25.

Je causai plusieurs fois, dans ses dernières années, avec l'abbé S. qui, jeune vicaire à Saint-Étienne-du-Mont, avait confessé et administré Verlaine à son lit de mort. Il n'était pas question d'arracher à l'abbé son secret, qui me disait, pour tout résumer : « En voilà un qui avait bu à la coupe ! »

Je viens de me jeter sur les contes de Hawthorne. Voici deux ans qu'ils traînaient dans ma chambre. Aussitôt après, je prendrai Swift, dont

j'ai suspendu la lecture depuis un an. J'écris ceci pour me faire honte.

Je notais à Lyon, en 36, au sujet de S. : « Tout royaume divisé contre lui-même périra. »

Terminé cette partie de mon diplôme où, par des citations, j'étudie la cénesthésie, la psychasthénie et les extases de Biran et d'Amiel ; cela fait une centaine de pages. Je dois me mettre maintenant à l'étude de leur « narcissisme ». J'ai sous la main toutes les notes nécessaires. Le difficile, c'est de quitter terre ; de mettre la main à la plume... Une fois attaqué le chapitre, en quelques jours il est sur pied. Je le montre à Blondel ; il y trouve des fautes (quelle chance !). Pendant quelques jours, je réfléchis, puis je refais mon chapitre. J'ajoute une conclusion, et le diplôme est fini.

La déception dont me parlait S., qu'il éprouve après chaque aventure, je suis loin de cela ; c'est un sentiment vif de reconnaissance (pour un peu je serais confus !) que je sens à l'égard de ceux qui m'ont donné du plaisir. Je ne sais comment les remercier ; j'aimerais supprimer d'un geste leurs embarras d'argent ou autres ; j'aimerais faire à mon tour un miracle...

J'avais assisté, il y a trois ans, dans un café du Quartier latin, à la fondation d'un groupe de jeunes gens. Nous étions quinze ou vingt autour d'une table, qui cherchions un nom pour cette société ; chacun proposait le sien ; pour ma part, je n'avais aucune idée, mais trouvais mauvais tout ce qu'on offrait ; je me faisais malgré moi l'arbitre. Enfin, le nom de *Regain* plut...

Ce soir, je suis allé avec Michel à une réunion de *Regain*. *Quantum mutatus !* Dans un grand café, une salle immense pleine de deux cents personnes ; le groupe que j'ai connu naïf est patronné maintenant par *Marianne* ; je ne reconnais personne, d'ailleurs, des jeunes fondateurs, sinon le président, jadis timide et doux, qui parle maintenant d'un air de Stentor. Le sujet de la soirée était le Surréalisme — présenté par ses promoteurs ; après quoi les jeunes gens pouvaient exprimer leur position devant ce mouvement.

Huguet prit la parole et exposa ses principes. Il s'en tira clairement, lisant son manuscrit, fait, m'a-t-il paru, d'emprunts divers, mais le tout se tenait. J'avais rencontré ce garçon, dont m'a parlé souvent Jouhandeau, il y a dix ans, chez Max ; ce qu'on m'a dit de lui (que de racontars chez les poètes !) le montrait sous un jour peu noble ; son aspect est devenu vulgaire ; en dix ans les traits se sont épaissis et durcis. Cela ne serait rien si, au moment où un contradicteur, après son exposé, présentait quelques objections, Huguet ne lui avait répondu avec humeur, puis avec grossièreté. Plusieurs fois même, à court d'arguments (il avait dit au contradic-

teur : « Parlez, je ne vous écoute pas »), il se leva en disant : « Je m'en vais. »

Les manières d'Huguet lui mirent à dos toute la salle ; elles sont les façons courantes du groupe surréaliste dont il fait partie. (Quelques adhérents du groupe étaient venus et l'entouraient.) Quand peu à peu le public demanda des explications, ces messieurs, après avoir dit des grossièretés, s'en allèrent sans répondre aux questions. Nous avions sous les yeux les représentants d'un mouvement qui se dit l'alpha et l'oméga, qui se croit destiné à la libération de l'homme... J'avais été déçu, lisant à Ibiza un ouvrage de Breton qui me parut primaire et bluffeur. Ce soir, je vis les hommes en chair et en os.

Après le départ des Messieurs, plusieurs jeunes gens à la voix bien timbrée, grillant d'exposer leurs points de vue (certains mal digérés), parlèrent, montrèrent leur science et se firent parfois approuver. Je fus très sensible (ainsi que Michel) aux personnages. Même si nous n'avions rien appris sur le surréalisme et les critiques à lui faire (ce qui n'est pas), nous aurions joui d'une galerie de garçons à tout crin, verbeux, parfois documentés, toujours passionnés, orgueilleux. J'admirais un peu qu'ils fussent parler, — ils avaient un minimum de préparation, et aussi ils disaient n'importe quoi, — mais surtout je m'amusais. Les têtes des garçons étaient en général passables (une certaine vulgarité, tout de même, dans les allures, mi-bohèmes, mi-intellectuelles), mais les femmes, putains littéraires pour la plupart, étaient vociférantes.

26.

Pas sorti aujourd'hui, et fait la sieste. J'espère néanmoins dormir ; assez de courage au travail. Beaucoup écrit sur l'amour de soi avec la conscience, d'ailleurs, d'être banal et désordonné, mais j'ai ainsi déblayé le terrain. J'aurai plaisir à supprimer le médiocre encore vif, car je sais comment il est né. Lu avec acharnement deux contes de Hawthorne. Ce relatif entrain est peut-être dû à l'hypophyse que je m'accorde depuis deux jours.

28.

Mathieu à Paris avec Jeanne pour les jours gras. Soirée avec eux chez les Joue. Rôdé assez tard après les avoir quittés. Un peu endormi ce matin, mais animé de besoin de travailler ; cette démangeaison se continue depuis plusieurs jours ; je crois que c'est bon signe.

2 mars.

Mardi gras. Promenade sur les quais avec Étienne, Barillaud, Mathieu et Jeanne.

Terminé mon diplôme (manque encore une courte conclusion). Je vais me recopier et soumettre le dernier chapitre à Blondel. En attendant sa réponse, pour utiliser ma veine de courage, je me mettrai sans doute au conte laissé en plan, et à mon roman.

4 mars.

¹ Sorti de ma bibliothèque pour Michel, après dix ans, mes *Cahiers d'un collégien*. « On y sent la passion vraie, me dit-il ; le conflit entre Dieu et Didier est saisissant, mais trop souligné. Il y a un peu de littérature dans cette mystique (l'influence de Jouhandeau). Les gaucheries ne se comptent pas, et cependant on a une impression de réalité ; la délicatesse d'un premier amour y est bien exprimée, les détails sont évocateurs. Le drame est véritable et cruel. »

J'ai relu moi aussi ce court manuscrit. Ah ! je n'étais pas en avance à dix-neuf ans. Aucun art des transitions ni des développements ; une excessive pudeur (esthétique) m'empêchait de m'étendre, de m'attarder ; je visais d'ailleurs à la sécheresse. Mais il m'était arrivé vraiment quelque chose. Que serais-je sans cette aventure ? Je lui dois tout. Elle m'a rendu humain. J'ai dit ailleurs comme je perdis à la fois mon amour pour S. et la religion ; tous deux tombèrent sans heurt... L'intéressant, c'était d'avoir eu dans une seule crise tous les problèmes réunis. Que de tourments, mais ensuite, en réaction, quelle joie bourdonnante, et durant des années...

J'aimais les mains de S. ; j'en parle dans les *Cahiers*. L'autre jour, j'eus de la peine quand il m'écrivit qu'après une chute de cheval une de ses mains était abîmée à jamais...

(Je ne l'ai pas vu depuis quatre ans.)

14 mars.

Je viens de passer huit jours à l'Arsenal, à lire des bouquins sur l'ancienne Russie. Rien n'a changé. Ceci au point que je me mets aussitôt à une petite étude dans laquelle je pourrais confronter quelques expériences récentes avec les dires des historiens. Mais avant toute chose je voudrais, non sans ironie, décrire les procédés de la « Guépéou » tzariste, les arbitraires de la justice, tout ce qui choquait l'étranger, etc., en feignant de croire que depuis 1917 tout cela n'existe plus... J'ai pris passablement de notes ; le tout est de les mettre en ordre ; j'ai quelque entraînement aux fichiers, maintenant que j'ai terminé mon diplôme pour lequel Blondel

1. [Note de R. L., écrite au crayon au travers de la page :] Détruit à Colmar en 1968. [Nous ignorons s'il s'agit du conte ou du roman, à moins que ce ne soit des Cahiers d'un collégien, — ou encore des trois textes.]

m'a donné son satisfecit.

L'autre soir, avec Michel, nous assistions à une séance de films soviétiques, œuvres d'Eisenstein qui ne se jouent en France qu'en privé, et qui, films de propagande de l'U.R.S.S., sont maintenant là-bas mis à l'index.

Retour du printemps assez sensible (peut-être chaleur momentanée). Mettre à profit l'ardeur que je sens chaque année en ce temps pour la lecture, à un travail plus personnel. Les projets de me manquent pas, ni les terrains d'expérience.

Ce bain que j'ai pris dans la Russie ces derniers jours, quelle déclaration d'amour ! C'est avec du retard, et maintenant surtout que le rêve que j'avais fait de retourner là-bas ne paraît point se réaliser, que je savoure la beauté du peuple russe et mes étranges souvenirs nocturnes. Je mettrai peut-être quelque chose de cela dans mon étude.

15 mars.

Lu et relu le livre de Friedmann (*De la Sainte Russie à l'U.R.S.S.*), la meilleure défense des Soviets qui soit, la plus habile (et honnête) réponse à Gide.

Pourtant mon siège est fait ; je suis persuadé que celui qui défend ce pays en est dupe et que parler, pour lui, c'est plaider une cause perdue.

J'ai dans mes notes à peu près tout ce qu'il faut pour écrire mon étude, mais il faut les ordonner. Je sais maintenant que je ne peux pas travailler tous les jours, ou plus exactement qu'il y a les jours de préparation et les jours de production. C'est pour cela qu'il me serait bon d'avoir l'esprit sans cesse occupé, d'être plein de projets. J'ai la maturation lente, mais, au demeurant, le travail facile.

16 mars.

Peu travaillé aujourd'hui, ce qui me donne une sorte de malaise. Le matin, lu un peu de Leopardi ; déjeuner de famille ; longue conversation avec frère et beau-frère sur les événements politiques (Anschluss, guerre d'Espagne...) ; sorti par un assez beau temps ; regardé les beautés ; on sort du sommeil de l'hiver ; le sang brille... En sourdine, l'idée de mon travail m'affairait ; j'ai besoin d'agir, de m'exprimer ; cela est un indéniable progrès. Soirée à la maison ; culture physique ; assez content des abdominaux. Je vais lire au lit du Leopardi et du Retz.

18 mars.

Il y avait tout à l'heure, en pleine nuit (2 h du matin), devant la gare Montparnasse, un grand rassemblement, formé depuis longtemps je pense, et dans lequel des hommes, criant le plus possible, voulaient faire entendre leurs opinions politiques. J'allai de l'un à l'autre, moins sen-

sible aux points de vue qu'aux personnages et à leur manière de s'exprimer. Toutes les classes se mêlaient, et toutes les passions. Les grands thèmes que présentent chaque jour les journaux trouvaient là de bénévoles défenseurs. Les fautes de logique, l'aveuglement, les fausses nouvelles, tout cela éclatait..., et à la fin c'était tragique. J'admiraient qu'on laissât si tard dans la nuit hurler ces braves gens..., pas l'ombre de police. Il y a peu de temps encore, pareil attroupement nocturne eût été inconcevable. Cela révèle l'inquiétude (on parlait de la guerre) ; cela révèle aussi un certain désir de s'entendre, mais les positions sont prises, les jeux sont faits. J'ai lu quelque part qu'avant l'avènement de Hitler de semblables rassemblements se formaient dans Berlin ; des hommes de partis opposés s'apercevaient alors qu'ils pensaient de même... et ils se quittaient plus ennemis qu'auparavant.

21 mars.

Aujourd'hui, travaillé comme un âne ; j'ai fait la partie centrale de mon étude sur la vieille Russie (dans une deuxième partie, je montrerai la Russie que j'ai vue, si peu différente de l'ancienne).

Je m'étais réveillé, je ne sais pourquoi, un peu triste (trop d'excès amoureux, peut-être ?), mais bientôt le travail m'a rendu l'aplomb. Je me suis remis aux haltères, ce qui est dilatant. Depuis quelques jours j'ai des instants de joie, ce qui peut annoncer une grande période. Cependant, je n'ai pas le moindre espoir d'aventure, de voyage, de situation. Je suis véritablement condamné à vivre dans ce Paris où je tourne en rond...

Je suis sorti à la fin de l'après-midi après avoir écrit trois heures sans relâche ; j'avais la tête et les membres vidés. L'*in-octavo* que je devais poser chez M. me paraissait lourd. Le temps printanier était admirable, mais j'étais sans désir. Après une heure de grand air, je revins à la vie et pris part davantage au spectacle de la nuit tombante.

Incapable de reprendre le travail ce soir ; relu *Ecce Homo*.

26 mars.

On me réveille l'autre matin en me disant que Gide est à la maison. Son voyage en Afrique a dû être abrégé ; il a renoncé à la partie la plus intéressante après sa crise néphrétique... Tout à coup il a senti son âge ; la chaleur était accablante (35° jour et nuit). Il a eu hâte de rentrer, après un repos agréable dans le Fouta Djalou. « Là-bas, me dit-il, je ne t'ai pas souhaité, ou que rarement ; le pays était décevant, monotone, les habitants très rares et l'état sanitaire pitoyable : beaucoup de lépreux. J'aime fort, tu le sais, arrivant dans un village, le soir, être entouré d'enfants ; mais là-bas c'était bon pour le soir... On s'apercevait que huit sur dix

sont lépreux. »

Nous allons au Jardin des Plantes voir Aug. Chevalier, un botaniste pour qui Gide a des commissions. Il raconte son voyage à ce pionnier de l'A.O.F., créateur de jardins à Konakry, importateur là-bas du pin d'Indochine, etc... Gide s'est étonné de la flore de Fouta-Djalou, où les plantes immenses foisonnent ; Chevalier appelle cette zone un « reliquaire » où toutes les espèces comme dans une île sont venues se réfugier. Comme Gide se plaint de l'état sanitaire, Chevalier parle du temps qu'il a connu (voici trente ans), où les cadavres jonchaient les routes. Chevalier est un homme de soixante ans qui paraît paysan ; il est plein de rondeur ; très au courant de ce qui touche les primitifs. (Gide a rencontré là-bas un curieux Noir très au fait des littératures et des philosophies européennes, encore qu'il n'ait jamais quitté l'Afrique, et qui tient à honneur d'être un primitif ; il se refuse à l'évolution ; il croit à la magie, etc... Gide avait l'impression, malgré l'étrangeté du bonhomme, qu'avec un peu de temps on en eût fait aisément le tour.)

« Je n'ai pas retrouvé, dit-il à Chevalier, les grandes émotions de mon premier voyage. — Le premier contact est le plus surprenant, dit Chevalier. — Il y a autre chose, dit Gide ; la manière de voyager là-bas a changé. Il fallait, avant, aller à pied ; on vivait dans un contact extraordinaire avec les noirs. Tout cela a changé. Ce nouveau voyage m'a plutôt déçu, et puis ce que l'on voit est souvent attristant. » (Gide rapporte une documentation sur la Compagnie du Niger qui demande des crédits à l'État. Chevalier est d'avis, ainsi que Gide, qu'il faut les lui refuser ; une telle compagnie ne vit que par l'esclavage des noirs.)

Nous allons ensuite au vivarium voir un caméléon que Gide a rapporté de son voyage ; il l'a cueilli dans un buisson. Ce petit animal est difficile à nourrir ; il ne peut vivre que dans une température constante ; aussi sa place est-elle au Museum, où il a l'air heureux au milieu de deux gros caméléons noirs de Madagascar... « Comme il a l'air distingué, dit Gide, mon petit Timothée au milieu des autres ; parmi eux, il est devenu aussitôt vert-pré. » Nous sommes émus de voir le soin, l'amour même, que les employés témoignent dans ce vivarium aux animaux. Nous voyons ensuite Rivet dans le vieux bâtiment de la direction où, me dit Gide, se trouvent les plus belles collections, celles qu'on n'expose pas. Les bureaux de Rivet sont de grandes pièces sans luxe, toutes tapissées de livres, assez exaltantes. Rivet, au sujet de la lèpre, parle fort bien de ce qu'il a vu en Amérique du Sud, qui dépasse en horreur ce que Gide peut raconter. Il est au courant de l'affaire du Niger et conseille à Gide de voir sans retard le ministre des Colonies. Il nous donne lecture d'une lettre ouverte qu'il a adressée à Blum. Rivet est contre l'union nationale que préconise

ce dernier ; elle n'aurait pour résultat que l'attaque du franc, l'abandon de l'Espagne républicaine et la révision de la Constitution dans un sens autoritaire — ce que Doumergue n'a pu obtenir. Mais cette fois la « conspiration » trouve des appuis chez les plus hauts magistrats de la République. Il veut nommer Lebrun et Delbos. Rivet se lamente de la faiblesse de Blum, qui comprend tout et croit que cela suffit ; il conçoit et ne passe pas à l'action, car il croit que concevoir entraîne automatiquement la réalisation. Rivet se montre très inquiet ; il a préféré envoyer une lettre à Blum plutôt que causer avec lui, car, dit-il, près de lui on subit son charme, malgré soi on est saisi par cette intelligence si brillante et qui comprend tout mieux que vous-même. Rivet, malgré l'apparence, croit au ressort de l'Espagne. Noguès lui disait l'an dernier : « Si le gouvernement me disait — ou me laissait entendre à demi-mot, quitte à me désavouer ensuite — que je peux agir, en quinze jours je me fais fort d'arrêter la guerre. J'ai à Tanger des hommes qui peuvent aussitôt semer la révolte dans le Maroc espagnol. »

(À suivre.)

vient de paraître

UNE AMITIÉ DE MAX JACOB

*Lettres de Max Jacob à Robert Levesque
(1926-1941)*

Textes établis, commentés et annotés par
PIERRE MASSON

Éditions Rougerie

Un vol. br., 22,5 x 14 cm, 63 pp., tir. lim. à 200 ex.
48 F

(Ouvrage extrait du n° 91 de la revue *Poésie Présente*)